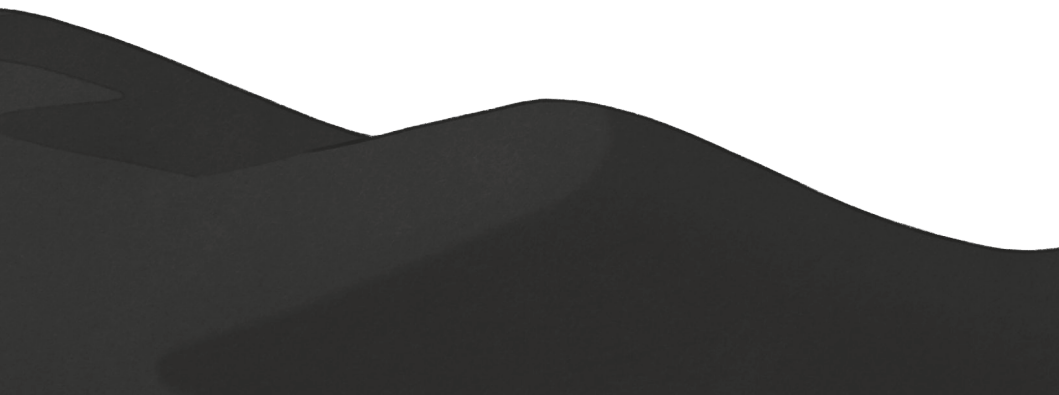


L'ENFANT DE
L'ACHÈB



Note de l'éditeur : ce texte aborde des thématiques comme la violence et la mort d'animaux. Sa lecture est susceptible de heurter la sensibilité de certaines personnes.

Direction des publications : Stéphanie Baronchelli, Jérôme Bernez-Binder

Suivi éditorial et maquette : Caroline Merceron

Correction : France Facquer

Conception graphique de la collection : Jeanne Mutrel, Tiphaine Rautureau

Conception de la couverture : Tiphaine Rautureau

Couverture et illustrations intérieures : Robynn Frauhn

Typographies : Wicked Grit – AJ Paglia ; Bodini 72– Giambattista Bodoni

www.gulfstream.fr

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2023

ISSN : 2491-827X

ISBN : 978-2-38349-190-3

Gulf stream éditeur

NATHAN GIBERT

L'ENFANT DE
L'ACHÈB



ÉLECTROGÈNE

FANTASY

*À ceux qui aiment encore les châteaux de sable,
à ceux qui détestent gentiment la plage, parce que « ça gratte »,
aux jardiniers de demain, rêveurs d'aujourd'hui...*



Chapitre 1

La nuit tombait déjà lorsque le guetteur revint du nord. Djibril aidait Henna, sa grand-mère, à préparer le repas.

Il écosait soigneusement des pois quand le glisseur des sables de l'homme s'arrêta brusquement entre les tentes, au centre du campement. Cela ne pouvait signifier qu'une chose.

Henna s'essuya les mains et fit signe à l'enfant de la suivre. Peu à peu, tout le clan des Sinfarads afflua vers l'espace central où Jennah, la cheffe du camp, venait d'accueillir Imirad. Malgré son chèche¹ écarlate qui lui masquait le visage, la joie du guetteur se percevait. Les yeux pétillants, il déclara :

— L'acheb ! Il est revenu !

— Combien de temps ?

— En glisseur, environ une heure. Pour amener les bêtes, une demi-journée.

— Très bien, décréta Jennah. Nous partons demain, à l'aube. Préparez dès maintenant les transporteurs.

Une folle agitation envahit le camp. Henna se tourna vers Djibril.

1. Longue bande de tissu qui se porte enroulée autour de la tête, généralement en coton.

L'ENFANT DE L'ACHEB

— Va aider ta mère à plier les affaires.

La voix de sa grand-mère avait toujours exprimé une autorité naturelle. Elle n'avait pas besoin de hausser le ton, son petit-fils lui obéissait toujours au doigt et à l'œil. Le jeune garçon hocha la tête, semblant saisir du haut de ses neuf ans toute l'importance de l'acheb, et se dirigea vers une tente. Sous une mèche brune, ses yeux d'un vert émeraude éclatant, chose peu commune, reflétaient un grand sérieux. Il s'élança entre les transporteurs et rejoignit sa mère. Aya s'affairait déjà à ranger les différents objets qui décoraient la tente familiale.

— Cela faisait plus d'un mois que l'acheb n'était pas revenu ! commenta-t-elle. Il était temps ! Tiens, aide-moi et empaquette les fromages dans la boîte réfrigérante.

Le garçon hocha la tête : une grande partie de la vie des Hommes du désert tournait autour de ces produits au lait de razawak, affinés plus ou moins longtemps et frottés d'herbes séchées. Cela constituait une part importante de leur alimentation, mais également une source de revenu, les fromages étant échangés avec d'autres tribus, parfois même avec des Hommes de la côte.

Djibril s'approcha d'une étagère recouverte d'un drap clair et prit un à un les blocs blancs avant de les ranger dans une caisse conçue spécialement pour garder au frais les aliments. Les fromages pouvaient rester à température ambiante des semaines entières car ils étaient secs, mais pour les transporter, il valait mieux les rafraîchir. Une fois qu'il eut fini, il tira difficilement la boîte vers le transporteur le plus proche. Il s'agissait d'un long véhicule posé sur le sol. Le lendemain, lorsque ses moteurs démarreraient, il se soulèverait et flotterait grâce à une technologie jalousement gardée secrète par les Hommes de la côte.

Chapitre 1

Idriss, son cousin, l'accueillit avec un sourire.

— Alors, petite figue, prête à quitter cet endroit ?

Il se saisit de la caisse et la chargea dans le transporteur. Elle y serait alimentée par les batteries du véhicule et resterait fraîche un long moment. Djibril grogna – il n'aimait pas ce surnom, et le jeune homme de dix-huit ans le savait pertinemment – mais il hocha néanmoins la tête.

— Oh oui ! Je commençais à m'ennuyer ! Tu passes tout ton temps avec les machines et les véhicules, maintenant je me retrouve tout seul !

Idriss ébouriffa les cheveux de Djibril.

— Désolé, cousin. J'ai encore fait des améliorations sur mon glisseur. Demain, je vais demander à Imirad de m'emmener.

— M'man dit que tu veux devenir guetteur, fit remarquer Djibril en dessinant des ronds dans le sable. C'est vrai ?

— Imirad ne sera pas éternel et il faut bien qu'il transmette son savoir à quelqu'un d'autre. Il a déjà commencé à m'expliquer !

— Dis, je peux venir sur le glisseur demain ?

Idriss fit mine de réfléchir quelques instants, puis hocha la tête.

— Il faut qu'on demande à ta mère.

Il ferma le transporteur et accompagna Djibril jusqu'à la tente familiale. Henna était revenue et une bonne odeur de soupe de pois chiches emplissait l'habitation de tissus. Des poteaux soutenaient toute une structure recouverte de pans d'étoffes colorées. Ils s'installèrent à même le sol devant une table basse et Aya coupa une généreuse tranche de viande de razawak séchée pour chacun. Un petit bol de fromage frais venait compléter le copieux repas que Djibril engloutit à la vitesse d'une tornade.

L'ENFANT DE L'ACHEB

— Tata, commença Idriss, j'aimerais emmener Djibril en glisseur jusqu'à l'acheb, demain. Tu serais d'accord ?

Djibril fit son plus beau sourire à sa mère pour que celle-ci accepte. Aya soupira.

— Tu serais mieux dans les transporteurs.

Le garçon grimaça à l'idée de passer une demi-journée en compagnie de ces stupides bovins qui sentaient le fumier. La femme sourit et tapota le nez de son petit.

— C'est d'accord, mais je compte sur toi, Idriss, pour faire attention et ne pas pousser ton glisseur trop vite. Ton cousin n'a que neuf ans.

Le jeune homme acquiesça.

— Pas de soucis ! Je vais m'assurer que les batteries solaires sont bien remplies. Bonne nuit tout le monde !

Djibril aida sa mère à ranger la vaisselle restante dans un transporteur puis se glissa dans son hamac. Il était si excité à l'idée de voir l'acheb le lendemain qu'il eut du mal à trouver le sommeil.



L'agitation au-dehors le réveilla. L'aube pointait timidement ses couleurs roses et il faisait encore frais. L'heure idéale pour se déplacer. Ce mode de vie était habituel sur la planète : les premières et dernières heures de la journée constituaient le moment parfait pour traverser le désert. Certes, les transporteurs étaient conçus pour garder la fraîcheur, mais ils avaient leurs limites.

Djibril passa un ample vêtement bleu, avala d'une traite son lait de razawak infusé et se précipita hors de la tente. Les transporteurs vibraient déjà, les moteurs allumés. Quelques

Chapitre 1

meuglements indignés des razawaks répondaient aux vrombissements des véhicules. Dans à peine une heure, les tentes auraient été repliées et la caravane s'ébranlerait vers le nord. L'endroit où les nomades avaient séjourné pendant plus d'un mois n'afficherait bientôt plus aucune trace de leur passage.

Djibril fonça vers le glisseur d'Idriss et adressa au passage une grimace à la fille de Jennah qui avait le même âge que lui. De loin, il fit un signe de la main à sa mère et à sa grand-mère qui lui répondirent, le visage radieux.

— Tu es prêt à respirer du sable, petite figure ? interrogea son cousin avec un grand sourire.

Imirad se tenait à côté d'eux, son glisseur déjà démarré. Djibril hocha vigoureusement la tête et Idriss lui noua un chèche de fortune. La bande de tissu provenait d'une vieille tunique usagée. Certes, elle ne recelait pas le même prestige que la belle étoffe portée par les Sinfarads adultes, mais Djibril était trop petit pour revêtir un véritable chèche. Il attendait avec impatience ses quinze ans, où il recevrait de la part de Jennah le sien.

Idriss alluma son glisseur. Il s'agissait d'une simple planche de métal avec un moteur sur un flanc et dotée d'une batterie solaire sur l'autre. Une voile blanche reliée à un mât permettait de gagner de la vitesse si le vent se levait. Le moteur crachota légèrement alors que le jeune homme montait sur l'engin. Le glisseur d'Idriss était constitué de morceaux de récupération glanés lors des rares rencontres avec les Hommes de la côte. Lors de la dernière en date, environ un an auparavant, les Sinfarads avaient acquis un transporteur en échange d'une grande quantité de razawaks. Pour un clan modeste qui ne comptait qu'une petite quarantaine de membres, cela avait

L'ENFANT DE L'ACHEB

constitué un lourd investissement. Idriss en avait profité pour récupérer un mât, seule partie qui manquait jusqu'alors à son bolide. Certes, à côté de celui d'Imirad, il faisait pâle figure, mais les compétences en mécanique du jeune homme n'étaient plus à prouver et Idriss pouvait se targuer d'être la seule personne, hormis Imirad, à posséder un glisseur des sables.

Djibril se posta derrière lui et lui agrippa fermement la jambe. Son cousin passa son gantelet de contrôle à sa main et serra le poing. Avec cet accessoire, il était capable de maîtriser la puissance du moteur et de freiner en cas de danger. Le glisseur commença à avancer légèrement avant de prendre davantage de vitesse.

— C'est parti ! s'écria Idriss.

Djibril adressa un dernier regard à la caravane qui se mettait également en branle derrière eux et le glisseur décolla. Le vent sifflait un air de liberté à ses oreilles et il éclata de rire. De dunes en dunes et de crevasses en canyons, l'engin sautillait joyeusement. Sa grande voile blanche claquait, en réponse aux battements d'ailes des aigles solaires. Le désert autour d'eux tenait à la fois de la mer de sable et du plateau rocailleux. Les ergs¹ étaient parsemés de gros rochers. La seule constance était l'absence d'eau et de végétation. Pourtant, l'acheb était là, quelque part, et Djibril était impatient de le revoir.

Pendant le trajet, Imirad s'arrêta deux fois pour sortir une longue-vue et scruter l'horizon. Il la tendit également à Idriss et lui expliqua :

— L'acheb est difficile à trouver. Avant que la pluie n'arrive, le ciel se couvre. Quand on est guetteur, on passe la moitié du temps à regarder le ciel et l'autre moitié à manger du sable sur un glisseur. Il a déjà plu, donc le ciel est aussi lisse qu'une mer

1. Vaste région recouverte de dunes.

Chapitre 1

de sable. Par contre, quand on regarde au loin, on devine un voile de fraîcheur et des silhouettes d'arbustes. Tu les vois ?

Idriss regarda attentivement à travers la longue-vue et s'exclama :

— Là ! Il faut continuer tout droit !

Imirad le félicita et ils se remirent en route.

Une demi-heure après cette pause, Djibril discerna au loin une légère coloration verte. La ligne d'horizon semblait leur tendre ses bras frais. Puis, au détour d'un creux dans la chaîne des cimes sablonneuses, il apparut.

L'acheb.

Le disque doré dans le ciel avait déjà évaporé les flaques, mais une multitude de plantes recouvrait à présent le sol. Profitant d'une averse passagère, les graines s'étaient réveillées, absorbant jusqu'à plus soif le nectar du ciel. Il s'agissait de touffes d'herbe verte hautes d'un mètre et de petites plantes aux couleurs éclatantes d'où émergeaient quelques fleurs. Aux yeux des habitants du désert, ces mandragores ou belladones étaient aussi magiques que la pluie qui leur avait donné vie. Quelques arbres longtemps endormis avaient également éclos, aussi soudainement qu'une tempête de sable, et fournissaient désormais de l'ombre. Tous ces points colorés étaient autant de touches rafraîchissantes dans la fournaise, tantôt lumineuses comme le miel, tantôt roses comme l'aurore. Depuis des temps dont seul le sable se souvenait, cette toile pétillante rythmait la vie des nomades du désert. Elle fournissait fraîcheur, espoir, et encore une fois, l'acheb nourrirait les bêtes pendant de nombreux jours, jusqu'à disparaître. Jusqu'à la prochaine averse.

Djibril sauta du glisseur et atterrit sur le sol recouvert de végétation. Il se mit aussitôt en quête d'une plante qu'il

L'ENFANT DE L'ACHEB

affectionnait particulièrement. Après quelques minutes d'enquête sous l'œil amusé d'Idriss, il poussa un cri de victoire et s'approcha de l'objet de sa convoitise. Il s'agissait d'un végétal aux feuilles larges et recouvertes de poils très fins. En les pinçant, on obtenait un jus sucré et désaltérant, parfait dans la chaleur du désert. L'enfant rapporta sa trouvaille à son cousin et partagea avec lui quelques feuilles avant de retourner fureter par-ci par-là pour étudier d'un air très sérieux la qualité des plantes.

Au bout de quelques heures, Djibril demanda :

— C'est encore long ? J'en ai marre d'attendre les autres.

Imirad scrutait l'horizon avec sa longue-vue, tendu, et murmura :

— C'est bizarre. La caravane devrait déjà être visible maintenant.

Djibril écarquilla les yeux et battit des bras.

— Peut-être que les razawaks sont devenues folles à cause d'un méchant virus et qu'elles ont commencé à manger tout le monde !

Idriss leva les yeux au ciel. Il n'y avait que son cousin pour inventer des histoires pareilles. Il lui tapota la joue avant de rétorquer :

— Désolé de te décevoir, mais je pense qu'ils ont juste eu un problème avec un transporteur. Il va falloir qu'on y retourne.

Imirad prit sa longue-vue et observa attentivement le paysage. Il fronça les sourcils. Son visage, inquiet, semblait aussi fluctuant que le sable autour d'eux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? le questionna Djibril.

— Je ne sais pas. Il y a de la fumée, là-bas.

Il désigna un point au loin et tendit l'instrument à l'enfant. À quelques kilomètres de là, une colonne noire s'élevait dans le ciel.

Chapitre 1

— C'est à une dizaine de minutes en glisseur, estima le guetteur. Je vais aller voir.

— Je viens avec toi ! intervint Idriss. Si c'est un problème avec un transporteur, ils auront peut-être besoin de moi.

Il se tourna vers son cousin et lui tendit une gourde d'eau.

— Reste bien à l'ombre, le soleil commence à chauffer. Je reviens te chercher bientôt.

— Tu vas me laisser tout seul ? demanda le garçon d'une petite voix.

Il regarda autour de lui, quelque peu impressionné.

— Eh bien quoi, petite figue ? fit Idriss, moqueur.

— Non, rien ! se reprit Djibril en affichant un air sûr de lui.

Il serra les poings et son cousin lui sourit. Puis, les deux glisseurs décollèrent et ne furent bientôt plus que des points à l'horizon. Djibril regarda autour de lui et desserra les mains en même temps que son visage. Le désert ne lui avait jamais paru aussi silencieux. Sans doute parce qu'il était habitué à l'agitation qui régnait au sein de la caravane. Au moins, l'acheb lui fournissait un terrain de jeu rêvé. Il grimpa dans l'arbre qui lui procurerait le plus d'ombre et se cala dans le creux d'une branche. La prairie ondulait légèrement sous l'effet du vent. Quelques graines se dispersèrent et se mêlèrent au sable. Lors de la prochaine averse, elles pourraient alors éclore et perpétuer le cycle.

Djibril gigota pour mieux se positionner et s'amusa à contempler, du haut de ce qu'il considérait à présent comme le trône de son royaume, ses terres et loyaux sujets. Qui aurait pu rêver mieux que l'acheb comme territoire ? En revanche, les quelques lézards feuille-de-menthe, qui devaient leur nom à leur couleur éclatante et qui se promenaient entre les plantes, ne constituaient pas un peuple très bavard ni très

L'ENFANT DE L'ACHEB

intéressant à regarder. Néanmoins, cela suffit à contenter l'enfant.

Dans le ciel, le soleil atteignait son zénith et la chaleur grimpa rapidement, faisant tourner la tête de Djibril. Il but quelques gorgées d'eau et redescendit de son perchoir. Il savait que la fraîcheur se trouvait en bas. Toujours aucune nouvelle d'Idriss. Peut-être qu'un transporteur avait eu un souci, comme il l'avait dit ? Son cousin devait être occupé à réparer tout ça. Il était le meilleur, que ce soit pour manœuvrer les glisseurs, pour la mécanique ou pour reconforter les gens, Djibril le savait. Il n'y avait qu'avec les garçons de son âge qu'Idriss ne savait plus quoi faire. Notamment Anis, le fils aîné de Jennah, la cheffe du village. Lorsqu'il le voyait, il devenait tout rouge et faisait n'importe quoi. Aya, sa tante, s'amusait beaucoup de la situation et taquinait le jeune homme avec cela. « Le cœur parle par les gestes », disait-elle souvent. La plupart du temps, Idriss se contentait de grommeler, comme tous les garçons de son âge face à leurs sentiments, ce qui faisait inévitablement rire Djibril.

L'estomac de l'enfant grognait à présent son mécontentement. Il cueillit quelques baies et les mâchonna sans entrain. Idriss tardait de plus en plus, ce qui inquiétait Djibril. Le garçon était à peu près sûr qu'Aya aurait insisté pour envoyer quelqu'un le récupérer, si bien qu'il commençait à croire que quelque chose d'anormal s'était produit.

Qu'à cela ne tienne ! Il rejoindrait la caravane à pied. Après tout, il n'aurait pas beaucoup à marcher et il se souvenait de la direction indiquée par Imirad. Néanmoins, avec la chaleur qu'il faisait, il était sans doute plus sage pour lui d'attendre le crépuscule pour partir, aussi patienta-t-il encore, laissant divaguer ses pensées.

Chapitre 1



Bientôt, le soleil déclina et l'air se fit plus frais. Djibril décida donc de se mettre en route.

Au bout d'une vingtaine de minutes, il commença à percevoir un mince filet de fumée qui se transformait à chaque pas en colonne noirâtre. Le vent soufflait dessus, la dispersant. Juste après avoir gravi une dune plus haute que les autres, il en découvrit la source.

Les transporteurs avaient brûlé et quelques flammes léchaient encore leurs carcasses. Le vent charriait une odeur désagréable, mélange de matières calcinées, et faisait tourbillonner le phare de mauvais augure qui avait guidé le garçon.

Djibril resta un moment interdit face à ce spectacle. Puis il se précipita vers les véhicules. Il tenta vainement de jeter du sable sur les foyers avec ses petites mains. Le feu ne voulait pas s'éteindre. Perdu, Djibril regarda autour de lui. Où étaient les autres ? Que s'était-il passé ? Et Idriss ? Et sa mère ? Il cria leurs noms, mais seul le crépitement des flammes lui répondit.

Une boule monta dans sa gorge. Même les razawaks avaient disparu. Il n'eut pas le temps de pleurer. Un meuglement le fit sursauter. Il se retourna et tenta de discerner d'où venait le bruit. Un froissement de tôle le mit sur la voie. Le cœur lourd, il se dirigea vers un des transporteurs que les flammes n'avaient que peu attaqué. Le meuglement retentit de nouveau. Djibril n'avait pas rêvé. Il n'était pas seul.

Il contourna le véhicule couché sur le sol et ouvrit la porte du côté. Une masse sombre en sortit dans un cri outré. Le garçon glapit et tomba sur son postérieur. À quelques

L'ENFANT DE L'ACHEB

mètres de lui, une razawak humait l'air, les naseaux palpitants. Ses flancs s'abaissaient rapidement et la bosse de graisse située sur son dos tremblotait.

Djibril se releva, un brin vexé de s'être fait avoir par cette satanée bête. Il s'en approcha, bien décidé à la réprimander, mais s'arrêta soudainement. Les yeux de la razawak l'en empêchaient. Elle était aussi affolée que lui. Il demanda à haute voix :

— Elles sont où, tes amies ?

L'animal releva la tête, intrigué, et s'approcha de Djibril. Le garçon soupira.

— De toute manière, je sais pas pourquoi je te parle. Tu comprends pas.

Malgré ce constat, il continua à monologuer avec la razawak pour lui faire part de ses craintes. Il était complètement perdu et ne savait pas quoi faire. Même si le regard vide de la bête ne lui était d'aucune aide directe, au moins il n'était pas seul. Passé l'abattement de ne pas savoir où était sa famille, il se reprit et fit tourner son cerveau d'enfant plutôt sagace. Sa tribu avait été enlevée, sinon, il y aurait eu des corps. Cela ne faisait aucun doute. Le sable foulé ressemblait à un champ de bataille, mais il n'y avait personne. Il frissonna malgré la chaleur. Et si les coupables revenaient... Il préféra ne pas y penser et s'adressa à l'herbivore :

— Déjà il faut qu'on trouve de quoi se nourrir. Je suis sûr qu'il y a des restes dans les transporteurs.

Il entreprit alors de fouiller les épaves éteintes. Sur les six véhicules, seulement deux étaient accessibles, les autres se consumant toujours. Les gestes de Djibril étaient mécaniques, comme si son cerveau avait été déconnecté.

Il finit par dégoter quelques gros sacs qui contenaient des

Chapitre 1

denrées en bon état, ainsi qu'une réserve d'eau. Il traîna tout cela avec peine dehors, sous le regard vaguement inquiet de la razawak.

Alors qu'il bataillait avec un sac plus lourd que les autres, il se surprit à imaginer une razawak avec des mains, qui aurait pu l'aider. Puis il secoua la tête. Outre le fait que cette image était très perturbante, jamais l'animal n'aurait eu l'intelligence d'utiliser ses mains. Il acheva donc seul son travail puis s'assit par terre, essoufflé. La créature s'approcha de lui et poussa son dos avec son museau. Djibril plissa le nez en sentant l'odeur de l'animal. Il la repoussa et obtint en échange un meuglement indigné. Il lui répondit sur le même ton par un braiment qui eut pour effet d'amener la bête à battre de la queue. Une compétition de bruitages débuta alors entre les deux survivants, conversation surréaliste, tout comme la scène. Djibril se lassa finalement et se leva. Le soleil commençait à décliner, il était trop tard pour regagner l'acheb, et il fallait qu'il prépare l'endroit où il allait passer la nuit.

Il s'aménagea un petit coin dans le transporteur en meilleur état. Il étala une couverture par terre, puis ramassa les objets qui jonchaient le sol. Lorsqu'il ressortit finalement du véhicule, le soleil cédait peu à peu sa place au froid des lunes, laissant dans son sillage une traînée orangée. La razawak vint à sa rencontre joyeusement. Djibril ne pouvait pas la laisser toute seule à l'extérieur. Il souffla et la poussa dans le transporteur. Il prit également avec lui quelques denrées.

Avant de rentrer définitivement pour la nuit, il fureta autour des carcasses vides, triste. Il prenait peu à peu conscience qu'il était seul. Vraiment seul. Même son esprit d'enfant savait ce que cela signifiait. Il avait toujours été débrouillard, mais se confronter à l'immensité du désert le terrifiait. Si seulement

L'ENFANT DE L'ACHEB

Idriss était là pour l'aider... Lui dire quoi faire. Des larmes chaudes dégringolèrent le long de ses joues et il éclata en sanglots. Seul le vent pouvait entendre ses pleurs et il se dépêcha de sécher les gouttelettes des yeux de Djibril.

Pleurer lui avait fait du bien, mais il se sentait à présent fatigué. Alors qu'il s'apprêtait à regagner son abri improvisé, une lumière clignotante à côté d'un des transporteurs les plus brûlés attira son attention. Un petit point rouge s'allumait et s'éteignait par intermittence. Djibril s'en approcha, intrigué, et ouvrit de grands yeux incroyables. C'était un robot, à moitié recouvert par le sable. Il n'avait jamais vu ce genre de machine car les Hommes du désert n'en possédaient pas. Idriss lui en avait appris l'existence après être allé faire du troc avec les Hommes de la côte qui les avaient mis au point et en étaient très friands. Un de ses yeux clignotait. Il semblait avoir été victime d'un choc électrique qui aurait brûlé certains de ses circuits et provoqué son arrêt d'urgence. Le garçon creusa autour de lui pour le dégager et le contempla en entier.

D'apparence vaguement humanoïde, le robot était constitué d'une cuirasse métallique mate et patinée. Du sable s'était infiltré dans son poitrail ouvert, recouvrant ses circuits. Un masque blanc effilé lui faisait office de visage. Djibril était impressionné par ce centurion de métal et d'ivoire qui gisait dans le sable, semblable à une épave de navire. Pourtant, ce petit clignotement rouge, cette étincelle d'énergie, indiquait clairement que cette armure froide et menaçante n'avait pas renoncé à fonctionner. À en juger par son apparence, ce devait être une machine de combat. À en croire la solitude de Djibril, les Hommes du désert s'étaient défendus, mais pas suffisamment.

C'était la première fois que le garçon était aussi amer et il n'aimait pas cette sensation de colère voilée de tristesse.

Chapitre 1

Pas plus qu'il n'aimait ce robot à cause de qui sa famille n'était sans doute plus là. Il se détourna de cet adversaire brisé, comme pour lui signifier son dédain. Le sable s'occuperait de lui.

Il rentra donc dans le transporteur, ferma la porte et alluma une lampe qu'il avait récupérée dans les débris. La razawak releva la tête à son entrée. Sans un mot pour elle, Djibril lui donna de la paille qu'il avait récupérée dans un transporteur dont le contenu avait été plus ou moins préservé des flammes et grignota quelques biscuits en la contemplant. La seule chose sur laquelle il pouvait compter à des kilomètres à la ronde, c'était cette créature à l'air stupide. C'est alors que l'enfant remarqua qu'elle n'avait pas de pis. Il arrivait parfois que les razawaks femelles naissent avec cette malformation. Les Hommes du désert gardaient ces bêtes par pitié, mais Djibril avait déjà entendu dire que les Hommes de la côte abandonnaient de tels animaux, considérant qu'ils étaient maudits. Il lança à la bête :

— Ils ont pas voulu de toi, hein ?

Les oreilles de l'animal s'agitèrent. Il se coucha pesamment à côté de Djibril qui grelottait. Les nuits étaient toujours froides dans le désert. Le garçon fut surpris par la chaleur qui se dégageait de sa nouvelle amie et il se rencogna contre elle. Au moins, il ne finirait pas congelé cette nuit. Il réfléchit quelques instants à la situation et en tira la conclusion que sa famille avait dû être emmenée par les Hommes de la côte. Le robot au-dehors confirmait cette intuition et pourrait peut-être lui en apprendre plus. L'idée d'activer cette machine le glaça. Mais il n'eut pas le temps d'échafauder un plan que déjà le sommeil le gagnait et il sombra.



Chapitre 2

Des volutes de sable dansaient telles des arabesques joyeuses autour de Djibril. Bientôt elles se détendirent pour former un chemin scintillant de rêves et d'émotions. Une mer de tristesse bordait la sente dorée. Des silhouettes familières y flottaient. Au loin, une voile blanche claquait. Des rires épars, arrachés au passé, constituaient autant de fragments de sensations, de souvenirs aux couleurs chatoyantes. Au bout du chemin, une lumière ténue, semblable à l'émeraude, pulsait. S'en échappaient des voix réconfortantes, chaudes et duveteuses. Si l'on s'approchait, on remarquait des feuilles luisantes sur le sol. Elles étaient dispersées entre les rochers d'un désert fantasmé, sillons précieux et fragiles. Puis un coup de vent souleva le tapis de perles microscopiques, effaçant visions et silhouettes, plantes et couleurs.

Seules restèrent les émotions. Seuls restèrent les souvenirs.

Djibril ouvrit les yeux. Jamais un rêve ne lui avait autant parlé. Il avait eu l'impression que chaque grain de sable,

L'ENFANT DE L'ACHEB

chaque teinte que son esprit avait imaginés avaient tenté de lui dire quelque chose. Il se leva, le corps endolori par la nuit, et s'étira. Derrière lui, la razawak avait attendu patiemment son réveil pour se lever également.

— Bonjour, toi ! salua Djibril.

Alors qu'il préparait son petit déjeuner à partir d'une boîte de conserve comme les Sinfarads en possédaient quelques-unes grâce au commerce avec les Hommes de la côte, il se dit que cet animal nécessitait un nom. Il tenta de trouver des inspirations autour de lui, mais appeler la pauvre créature « Lampe » ou encore « Bouteille » ne lui sembla pas une idée appropriée. Il lui flatta le flanc alors qu'elle mangeait sa paille et ouvrit la porte du transporteur. Le soleil était déjà haut dans le ciel. Il avait dormi plus qu'il n'aurait voulu.

En sortant, il tomba sur le robot. Il l'avait oublié, celui-là... De jour, il semblait encore plus impressionnant. La razawak sortit également et renifla d'un air suspicieux cette étrange machine. Elle regarda Djibril, comme si elle attendait quelque chose.

— Il va falloir qu'on réveille ce truc. Il n'y a que lui pour nous dire où tous les autres sont partis.

L'espace d'un instant, le visage de sa mère flotta dans sa tête. Il pouvait voir son expression d'angoisse teintée de reproches, comme lorsqu'elle découvrait que son fils s'apprêtait à faire quelque chose de dangereux. En temps normal, il n'y aurait pas prêté attention, mais l'absence d'Aya réveilla en lui les images de son rêve. Son parfum, sa peau, sa voix lui manquaient. Il secoua la tête, essuya une larme passagère et murmura :

— Désolé, m'man. Mais c'est pour venir vous aider, toi, grand-mère et Idriss, et Jennah, et tous les autres.

Il s'approcha de la carcasse et entreprit d'épousseter le

Chapitre 2

sable qui la recouvrait. Il ne savait absolument pas comment pousser le robot à se réveiller, mais tout d'abord, il devait s'assurer qu'il ne se retournerait pas contre lui.

Pendant une heure, il noua les membres du robot entre eux et attacha les cordes à un transporteur. Pour finir, il fit rouler des ballots de paille sur les bras de l'être mécanique. Satisfait de son travail, il s'accorda une pause. Il avait parfois aidé Idriss à réparer certaines machines, mais il était persuadé que remettre en route un robot était infiniment plus compliqué. Il dénicha cependant une boîte à outils et s'installa à califourchon sur lui pour en étudier les circuits. Mis à part la présence de grains de sable, ils semblaient en bon état. Seule une pièce était complètement carbonisée. Il la détacha et la regarda. La voix d'Idriss résonna dans son esprit en même temps qu'une scène se rejouait dans sa tête :

— *Ça, petite figue, c'est une résistance. Ça sert à réduire l'intensité du courant.*

— *C'est un peu pareil que le goulot d'une bouteille ?*

— *Tout à fait. S'il n'y avait pas de résistances, beaucoup de machines surchargeraient. C'est pourquoi, avant de redémarrer quelque chose, il faut toujours vérifier l'état des résistances.*

Djibril sourit légèrement en repensant à la voix calme de son cousin. À ce souvenir, les larmes affluèrent, mais il se dépêcha de fouiller dans la boîte à outils pour les réfréner. Il y trouva une résistance neuve et la mit en place en s'appliquant au maximum. Il vérifia l'état de la tête de la machine, puis, satisfait, appuya sur la dalle tactile située dans le cou du monstre mécanique. Un léger vrombissement retentit alors, effrayant le garçon qui se carapata dans un coin, le cœur battant. Tout à coup, le piège de cordes et de piquets qu'il avait confectionné autour du robot lui sembla bien illusoire.

L'ENFANT DE L'ACHEB

Au bout de quelques minutes, n'entendant aucun bruit, il s'arma de tout son courage – ainsi que d'une barre de fer qui traînait – et sortit de son refuge pour affronter le colosse.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir le robot assis, les bras emberlificotés dans les cordes, visiblement perdu dans tous ces nœuds et liens. On aurait dit une grosse marionnette sans marionnettiste livrée à elle-même. Avec un léger chuintement, la machine tourna la tête vers Djibril et les cercles rouges qui lui servaient d'yeux se plantèrent dans ceux du garçon.

Ils étaient sans doute assoiffés de sang, se dit l'enfant, et, l'espace d'un instant, il considéra sérieusement l'idée que le robot puisse être carnivore. La vision de ses grandes griffes augmenta sa terreur. Il serra sa maigre arme comme si toute sa vie y était contenue et tentait de s'échapper, et faillit prendre ses jambes à son cou lorsque le géant maléfique tendit une main vers lui.

— Excusez-moi. Pourriez-tu m'aider ?

La voix venait de sortir des entrailles du robot. Djibril avala sa salive, ne sachant que penser. La machine répéta :

— Excusez-moi. Pourriez-tu m'aider ?

Un léger grésillement entrecoupait chacun de ses mots et le robot parlait d'un ton monocorde, sans aucune expression. Djibril s'approcha de quelques pas et le contempla.

— Excusez-moi. Êtes-tu sourd ?

— Je... Non ! Mais...

L'attitude de la machine était étrange. Elle aurait très bien pu se défaire des cordes. Mais elle semblait perdue, comme si les liens qui gisaient autour d'elle entravaient davantage son programme que son armature. Djibril décida de ne pas se laisser faire et planta sa barre en métal dans le sol pour se donner une contenance. On lui avait dit que, bien souvent, les

Chapitre 2

héros faisaient ainsi pour interroger leurs prisonniers. Il lança alors d'une voix un peu trop geignarde à son goût :

— C'est moi qui pose les questions, sale boîte de conserve !
Qui est-ce qui t'a envoyée nous attaquer ?

Le robot inclina la tête et demanda :

— Excusez-moi. Quoi est-ce, un sale boîte de conserve ?

Djibril écarquilla les yeux. Le choc électrique n'avait pas endommagé que la résistance. Il avait l'impression d'avoir devant lui Rafi, le vieux prêtre du clan, qui perdait complètement la boule et qu'on avait un jour retrouvé en train de se laver dans les eaux usées. Le garçon lâcha le bout de sa barre en fer et s'approcha encore, toutes ses craintes envolées. Il l'interrogea :

— T'es défectueux ? T'as l'air tout cassé.

Le robot se figea et déclara mécaniquement :

— Résultat du test diagnostique : perte des codes de conduite principaux. Module actuellement activé : apprentissage.

Puis il redemanda :

— Excusez-moi, c'est quoi un sale boîte de conserve ?

— *Une. Une* sale boîte de conserve, rectifia l'enfant. C'est ce que t'es. Comment tu t'appelles ?

— Mon nom de série est AKX4251-19654MLU. Et vous ?
Quel est ton nom de série ?

— Euh... Djibril. Mais dis-moi, AK... J'ai déjà oublié la suite...

Le robot contempla le petit être devant lui et fit un simple constat :

— C'est vrai que c'est difficile sûrement de mettre autant d'informations dans une boîte de mémoire aussi petite.

Djibril se retint de rétorquer que lui, au moins, savait parler correctement. Il l'ignora et continua :

L'ENFANT DE L'ACHEB

— Tu sais pas qui t'a envoyé ici ? Pourquoi est-ce que tu as attaqué ma famille ? Qu'est-ce qu'ils avaient fait ? Où est-ce qu'ils sont, maintenant ? Dis-moi !

Sa dernière phrase se brisa dans un sanglot. Ce robot ne lui servait à rien ! Il avait complètement perdu la mémoire.

— Pourquoi tu pleux des larmes ?

— Parce que je suis tout seul.

— Tu n'êtes pas tout seul. Il y a la sale boîte de conserve avec toi.

Maigre réconfort, se dit le garçon en séchant ses larmes. Il s'assit face au robot et le regarda, suppliant :

— Tu sais vraiment pas ? Est-ce que ce sont les Hommes de la côte ?

Le robot grésilla, comme s'il recherchait dans ses fichiers.

— Je ne sais pas. J'ai le rappel de certaines choses dans moi. Une usine. Des « comme AKX4251-19654MLU ». Une grande toile bleue qui s'agite.

Djibril écarquilla les yeux et hocha la tête pour encourager le robot.

— Des « comme toi-vous ». « Comme Djibril ». Mais cachés dans des vêtements grands et noirs. Avec des masques.

Les Hommes de la côte ! Ils ne sortaient jamais sans ce curieux attirail sombre. Une épaisse combinaison qui recouvrait tout leur corps ainsi qu'un masque cachant tout leur visage. Djibril se leva d'un bond et s'exclama :

— C'est la côte ! Il faut y aller alors !

Il réfléchit à toute vitesse : la côte était vaste. Moins vaste que le désert, certes, mais tout de même... Il se souvint soudain qu'Idriss lui avait parlé d'une grande ville, une sorte de campement permanent pour les gens de la côte. Cela pouvait être un bon point de départ pour chercher les siens.

Chapitre 2

Il s'agita pour regrouper toutes les affaires qu'il souhaitait emporter. Bien vite, il se rendit compte que le tas grossissait à vue d'œil et qu'il ne pourrait pas tout emmener. Il regarda autour de lui, un peu perdu. Laisser certains objets aux griffes minuscules et abrasives du sable lui déchirait le cœur. Il y avait devant lui, enfermé dans ce pêle-mêle coloré, toute sa vie, tous ses neuf ans d'existence. Le pot où sa mère lui préparait du lait de razawak infusé. Et ce grand chèche bleu qui trônait habituellement au milieu de la tente et qui sentait la lavande. Et aussi l'étole que Jennah avait offerte à Aya, et le pot d'herbes, et les coussins aussi durs que l'absence et aussi doux que la mélancolie, et la théière et...

Un à un, Djibril rangea les objets dans le transporteur le plus préservé, de la même manière qu'il enfermait habituellement ses trésors de pierrailles dans sa vieille boîte en métal. Avec regret, il tira la porte coulissante qui se referma avec un bruit sonore, semblable à celle d'un tombeau. Le tas avait réduit de moitié. Il ne contenait plus que le nécessaire : de l'eau, des provisions, des cordes, des couvertures, un grand couteau et d'autres objets indispensables à la survie. Néanmoins, même comme cela, Djibril ne pourrait jamais tout porter. Il regarda autour de lui. La razawak le fixait avec un air interrogateur et le robot dévisageait la razawak avec ses prunelles mécaniques. Pendant ses préparatifs, il avait complètement oublié ces deux-là.

Un peu plus loin, un éclat métallique attira son attention. Le soleil accrochait ses rayons à un bout de métal situé en dehors du cercle formé par les transporteurs, comme s'il voulait à tout prix que Djibril le remarque. Le garçon passa sans un regard à côté du robot et de la razawak et sortit de l'enceinte protectrice de la caravane. À quelques mètres, une forme familière était à moitié enfouie dans le sable.

L'ENFANT DE L'ACHEB

Une planche en fer et une tige. Un bout de tissu blanc recouvert par les dunes. Djibril courut sur les derniers mètres et cria :

— Le glisseur d'Idriss !

Il n'eut de réponse que du vent qui souleva une gerbe dorée. Il chercha autour une trace du glisseur d'Imirad, en vain. L'enfant s'accroupit et débaya l'engin. C'était la fierté de son cousin. Il ne devait pas le laisser en proie au sable qui se chargerait assurément de le faire disparaître, comme toute trace de passage. Il ne pouvait pas le manœuvrer, car Idriss avait sûrement gardé son gant de contrôle, mais il pouvait le tirer pour le mettre à l'abri dans le transporteur. Ainsi Idriss, une fois revenu, pourrait le retrouver facilement et retourner chevaucher les dunes. Djibril le tira jusqu'à s'entailler les mains et mit une heure à parcourir la cinquantaine de mètres le séparant de la caravane. Au cours de la manœuvre, il ouvrit par mégarde une cache dans le flanc de l'appareil. Surpris, il observa un ensemble de feuilles s'en échapper. Il reconnut tout de suite l'écriture tremblante et peu assurée d'Idriss. S'il les avait placées ici, c'était sûrement car il y tenait. Sans tergiverser, Djibril rangea les notes dans sa poche.

Une fois son travail achevé, il leva le nez vers le ciel. Le soleil avait parcouru une bonne distance et l'estomac du garçon avait décidé qu'il était temps de se nourrir. Djibril servit un seau d'eau ainsi qu'un peu de paille à la razawak et se sustenta en contemplant le robot, toujours assis et emmêlé dans ses cordages comme un bateau mal voilé. Il tentait de s'en dépêtrer, sans grand succès, tout en regardant avec insistance la razawak. Djibril entama la conversation avec lui :

— T'es aussi perdu que moi, pas vrai ?

— Je ne peux pas être perdu. J'ai un système de localisation, lui répondit le robot de sa voix atone.

Chapitre 2

Djibril sauta sur ses deux pieds.

— Mais alors, tu sais aller sur la côte d'ici ?

— L'endroit de la toile bleue ? Pourquoi voulez-tu y aller ?

— Parce que ma famille est là-bas, Boîte de conserve. J'en suis quasiment sûr. Il faut que je la retrouve !

— Quoi est-ce, une famille ?

— Des gens comme moi, mais en plus grands, et différents, et... C'est compliqué à expliquer. Est-ce que tu peux, Boîte de conserve ?

— Des « comme Djibril » ? Il y a aussi des « comme AKX4251-19654MLU » sur la... côte.

Le dernier mot lui avait demandé un effort, mais Djibril se rendit compte que le robot semblait finalement l'avoir intégré.

— Pourquoi Djibril veut retrouver des « comme lui » ?

— Parce que ! lui rétorqua le garçon, lassé par les multiples questions du robot. Tu peux ou pas ? Tu peux me conduire à la côte, dans la grande ville ?

— AKX4251-19654MLU peut essayer de retrouver le chemin. Mais il a du mal à se souvenir. Et il a du mal à bouger.

— M'man dit souvent que la mémoire revient en marchant.

— Quoi est-ce, m'man ?

— Je t'expliquerai en marchant, Boîte de conserve. Je te détache et en échange, tu m'aides à retrouver la côte.

C'était une alliance de circonstance, Djibril le savait bien. Il n'appréciait pas le robot. Par sa faute, sa famille avait disparu. Néanmoins, il avait besoin de lui.